

Entre réalité, vérité et objectivité : la « perspective » journalistique

Thierry WATINE

Professeur agrégé
Département d'information
et de communication
Université Laval, Québec
thierry.watine@com.ulaval.ca

Le débat concernant le rapport du journalisme à la vérité est a priori sans issue. Le terrain semble en effet sérieusement miné puisqu'il conduit la plupart du temps à deux écueils difficiles à éviter : 1. le dialogue de sourds entre tenants de positions théoriques ou professionnelles le plus souvent radicales (et bien entendu incompatibles); 2. le relativisme désenchanté de ceux qui, sans doute après avoir connu l'écueil précédent, en arrivent à douter de l'intérêt même de la discussion, vouée selon eux à tourner en rond. Bref, entre les certitudes des uns et le renoncement des autres, la « fenêtre de réflexion » sur pareil thème paraît à première vue bien étroite.

Le deuxième regard sur le sujet n'est guère plus encourageant. La notion même de vérité, qui intellectuellement confine au vertige, dépasse de loin le champ limité du journalisme. Bien plus qu'un concept omnibus et a priori interchangeable (y a-t-il un seul métier au monde qui, d'une façon ou d'une autre, ne relève pas *in fine* de la vérité... ou à tout le moins de « sa » vérité ?), on sent bien qu'on a ici affaire à « quelque chose » de quasi transcendantal qui procède plus sûrement de la philosophie des idées¹ que des modestes sciences de la communication. La fenêtre, cette fois, s'ouvre sur un horizon désespérément large...

Et comme si les choses n'étaient pas assez compliquées, force est d'admettre que la confusion terminologique qui règne autour de la notion de « vérité » en matière journalistique anéantit au premier abord tout espoir d'y voir un peu plus clair. Des termes aussi

polyphoniques et en même temps synonymiques que « vérité », « réalité » ou « objectivité » – dont les effets de contamination réciproques peuvent être observés tant dans le milieu de la recherche que dans le discours des professionnels de l'information – doivent être manipulés avec une infinie précaution. Faute de quoi, la fenêtre qui nous intéresse ici se limite à n'être plus qu'une inutile perspective sur un champ mal défini aux concepts aussi nombreux qu'hasardeux.

Une fois ces mises en garde faites, on comprend que le propos doit être à la fois modeste et ciblé. Modeste car nous posons d'emblée – quitte à enfoncer une porte ouverte – qu'il n'existe pas de vérités définitives sur la vérité avec laquelle les journalistes seraient censés composer au quotidien, mais tout au mieux des approximations plus ou moins heureuses et plus ou moins étayées qui permettent de réduire l'incertitude (ou l'anxiété) de celui qui cherche à s'informer sur le cours des choses. À cet égard, Claude Lévi-Strauss avait-il tout à fait tort lorsqu'il décrivait les journalistes comme des « *bricoleurs* » qui, jusqu'à un certain point, font ce qu'ils peuvent avec les moyens qui sont les leurs ?² Propos ciblé parce que notre réflexion se limite, si l'on ose dire, au journalisme nord-américain et européen – plus exactement québécois et français – dont les environnements respectifs et les pratiques professionnelles afférentes présentent aujourd'hui des similitudes de plus en plus nettes³.

Quoi qu'il en soit, pareil questionnement à propos du journalisme et de la vérité – si l'on souhaitait vraiment aller au fond des choses – imposerait un très lourd travail de réflexion à trois niveaux différents : ontologique (à quelle *réalité* les médias ont-ils à faire face ?) ; éthique (les journalistes peuvent-ils dire *la vérité* ?) ; professionnel (l'*objectivité* journalistique est-elle un impératif professionnel ou un simple mythe ?). Des questions, on le pressent tout de suite, qu'il serait vain de prétendre ici épuiser. Concrètement, le présent article n'a d'autres prétentions que de poser quelques jalons autour de ces trois pistes afin de tenter de sortir des deux types de discours les plus fréquents et, selon nous, expéditifs sur le sujet, lesquels peuvent en gros se résumer ainsi : 1. la réalité est une évidence, donc il est possible de distinguer le vrai du faux, ce qui permet d'affirmer que l'objectivité journalistique existe ; 2. au contraire, la réalité n'est qu'une construction, voire une invention, où cohabitent fatalement diverses vérités qui excluent pour les médias toute prétention à l'objectivité. Curieusement, malgré son caractère caricatural à force d'être manichéen, cette alternative résume bien semble-t-il les « positions » les plus fréquentes sur la question, comme si une posture médiane était intellectuellement intenable...

Or, entre positivisme éthéré et constructivisme radical, il est possible croyons-nous d'expliquer en dehors d'une équation aussi figée la contrainte première qui incombe à tout professionnel de l'information : tenter de raconter le monde « tel qu'il est », avec un souci à la fois de rigueur (en collant le plus possible aux événements) et de lucidité (en prenant notamment acte que toute médiation altère le fait brut, jusqu'à présent indispensable point de départ de tout *process* médiatique). En effet, la compétence journalistique – plus que jamais indispensable face à la complexité croissante de l'actualité – vise bien, par définition, à une incessante quête des vérités du monde. Elle impose en même temps la conviction que le traitement de l'information aboutira toujours, dans le meilleur des cas, à une simple et toujours incomplète « perspective » sur le théâtre des événements. Envisagé comme une notion certes restrictive mais non incompatible par rapport à l'idéal de vérité, le « point de vue » du journaliste – c'est-à-dire un regard qui sera toujours très inférieur aux 360 degrés de la vision intégrale – n'est-il pas la condition d'une information socialement utile et éthiquement responsable parce que précisément incarnée dans une démarche consciente de ses propres limites, de ses propres effets d'angle ?

Les médias face à quelle réalité ?

Parce que les anecdotes sont, du point de vue de la réalité, souvent plus parlantes que les longues démonstrations théoriques, revenons un instant sur la fameuse histoire du fou qui, à travers la grille de l'hôpital psychiatrique où il est enfermé depuis belle lurette, interpelle un badaud qui passe par hasard dans la rue longeant l'asile : « *Psst, vous êtes combien là-dedans ?* » Si au plan du bon sens, le passant est forcément normal et le fou nécessairement anormal, une autre réalité – celle de celui qui est à l'intérieur des murs – pourrait facilement plaider en faveur d'un renversement des rôles et des univers en présence (thèse « scandaleuse » soutenue en 1973 par David L. Rosenhan dans son article intitulé « *Être sain dans un environnement malade* »). Dans l'épisode de l'aliéné et du quidam, où est « la » réalité à prendre en compte ? La première est-elle plus légitime parce qu'elle relève du sens commun ? La seconde n'est-elle que politiquement correcte ? Et n'y aurait-il pas après tout une troisième réalité – celle de l'observateur qui regarde d'une façon surplombante les deux acteurs – tout aussi pertinente que les deux précédentes ?

Ouvrage de référence en matière de constructivisme, *L'invention de la réalité* de Paul Watzlawick (1988) sonne en tout cas le glas des réalités

à sens unique, des évidences évidemment évidentes, des certitudes certainement certaines. Bref, d'une forme de « cela de soi » que l'on pourrait résumer par la formule tragiquement creuse : « *Élémentaire mon cher Watson !* » Soucieux de sortir d'un raisonnement positiviste qu'ils qualifient dans le meilleur des cas de naïf, sinon de totalitaire, les constructivistes, explique Watzlawick, cherchent « *à mieux comprendre les tenants et les aboutissants de la logique complexe que le simple bon sens ne peut à lui seul expliquer (...)* La réalité n'est pas une image vraie de ce qui se trouve à l'extérieur de nous-mêmes, mais elle est nécessairement déterminée aussi par les processus qui nous ont conduits à cette perception. » On l'aura compris : ce sont moins les faits en soi qui sont ici remis en question que les parasites ou les accidents inhérents à la circulation des données. Problème de tuyaux que les tenants de la réalité auraient tout simplement négligé au profit d'un raisonnement par trop linéaire.

Cela dit, l'école constructiviste n'échappe pas non plus à ses propres clichés et contradictions. Qui rappellent tout simplement que le bon sens, si souvent décrié chez ceux qui auraient une propension à raisonner au premier degré, a appris depuis longtemps à se méfier de lui-même. Ainsi, le fameux « *qui de l'œuf ou de la poule ?* », l'affirmation selon laquelle « *l'habit ne fait pas le moine* » ou autre anecdote rituelle concernant « *la bouteille à moitié vide ou à moitié pleine* » (la liste est longue) indiquent bien que la science du doute si chère aux constructivistes ne date en réalité pas d'hier. Un journaliste à l'esprit un tant soi peu critique par rapport à ce que Bourdieu qualifiait en son temps de « doxa » n'est pas censé prendre des vessies pour des lanternes. École ou pas école, un professionnel de l'information sait que le monde qui l'entoure est souvent en trompe-l'œil et que son travail consiste précisément – terrain et enquête aidant – à débusquer ce qui est le plus souvent invisible. Entre le zèle de promoteurs de plus en plus efficaces qui inondent les médias de messages de toutes natures (comment faire aujourd'hui la part du bon grain derrière tant d'ivresse ?) et la rétention de sources qui, pour d'autres raisons, ont tout intérêt à se faire oublier (l'armée n'est plus depuis longtemps la seule « grande muette » parmi toutes les institutions qui comptent), le journaliste doit composer avec les innombrables pièges d'une réalité multiforme, étonnante et rapidement remplacée par celle du lendemain...

Reste que la meilleure bonne volonté qui soit pour déchiffrer le monde extérieur et la plus scrupuleuse des vigilances pour ne pas tomber dans le panneau des apparences et des convictions spontanées ne règle pas tous les problèmes. Certaines équations de la réalité, par définition, restent insolubles. Où finit la colline et où commence la montagne ? Où

tracer la ligne qui sépare cet indéfinissable « relief de faible hauteur, de forme arrondie » d'une non moins mesurable « élévation naturelle du sol caractérisée par une forte dénivellation entre les sommets et le fond des vallées » ?⁴ Jusqu'à quel point une grande colline n'est-elle pas après tout... une petite montagne ? À quel moment précis bascule-t-on d'une réalité à une autre ? Quel instrument de mesure fait aujourd'hui autorité pour trancher dans le flou inévitable, le *no man's land* des équations faussement binaires ? Que faire de l'infinie palette des gris – en somme des nuances qui font partie de la complexité – entre le blanc et le noir, des bémols parfois nécessaires – sous peine de caricature – entre le vrai et le faux ?

Autres paramètres trop souvent négligés : les grilles et les filtres individuels qui concourent aux représentations. Et si tout n'était qu'affaire de perception ? N'en déplaise à ceux qui prètent à tout observateur le potentiel de bien décoder les réalités qui l'entouent, certains mécanismes neurophysiologiques donnent à réfléchir. Dans une démonstration quasi décourageante pour le genre humain, le biomathématicien Von Foerster rappelle ainsi que le système nerveux de chaque individu compte environ 100 millions de capteurs sensoriels (pour l'appréhension du monde extérieur) contre quelque 10 000 milliards de synapses (définies comme des points de rencontre entre les neurones où se construisent les émotions de notre for intérieur). Conclusion sans appel de Von Foerster : « Nous sommes cent mille fois plus sensibles aux changements de notre environnement interne qu'à ceux qui peuvent intervenir dans notre environnement externe. » Ainsi génétiquement formaté, « ma » réalité n'est-elle pas infiniment plus prégnante – pour ne pas dire envahissante – que « la » réalité extérieure elle-même faite d'une multitude de réalités individuelles ?

L'hypothèse d'un monde « plus ou moins » fiable ne peut donc être écartée. Comme l'explique Gérard Fourez dans son ouvrage sur *La construction des sciences* (1988), le mythe de l'observation fidèle des faits repose sur la prémisse – fautive selon lui – que les faits existent indépendamment du regard du témoin, sujet passif et désincarné de son environnement social. Une interprétation totalement absurde, explique Fourez, qui nous conduit à croire que nous observons vraiment le réel alors qu'il ne s'agit que d'un « sentiment de réalité subjectif et affectif qui fait que nous avons confiance dans le monde tel que nous le voyons ». Exit donc l'illusion d'une réalité singulière qui permettrait un regard lui-même singulier. Sauf à commettre une grossière erreur de jugement, le raisonnement, dit-il, ne peut être que pluriel : « Les mondes que nous observons dépendent de nos points de vue. »

Or, dans l'optique du constructivisme, ces fameux points de vue ne viennent précisément pas de nulle part. Si l'on en croit Berger et Luckmann (1986), piliers d'une sociologie qui pose le principe d'un monde à la fois réel et intersubjectif, les points de vue des uns et des autres sont au contraire le résultat d'une inévitable « *construction sociale de la réalité* ». Lequel phénomène de construction, rappelle pour sa part Bourdieu, n'épargne aucun des sujets ou des acteurs des différents champs sociaux. Politiques, juristes, scientifiques ou même journalistes sont tous sous l'emprise de mécanismes qui, jusqu'à un certain point, déterminent la perspective et sont à l'origine de biais inévitables : « *On n'échappe pas au travail de construction (...) Il n'y a pas d'objet qui n'engage un point de vue (...)* ». Selon Bourdieu, les positivistes se trompent lourdement en opposant réalité et construction. La seule vraie différence, croit-il, se situe entre ceux qui construisent sans le savoir... et ceux qui, sachant qu'ils construisent, s'efforcent de maîtriser les effets de cette construction.

Pareille attitude réflexive, où l'observateur est conscient à la fois des mécanismes qui agissent sur lui et des limites de ses propres capacités à appréhender « hors de tout doute » le monde qui l'entoure, serait en quelque sorte le propre de tout constructiviste qui se respecte. Paul Watzlawick va encore plus loin lorsqu'il affirme que l'idée même d'un monde « *inventé* » où chacun construit sa propre réalité conduit à penser un monde fondé sur les trois piliers de la tolérance, de la responsabilité et de la liberté : « *tolérance* » parce les mondes des autres valent a priori bien le mien ; « *responsabilité* » parce que je dois gérer mon propre monde (chacun ayant à en faire autant) ; « *liberté* » parce que si j'invente le monde, je suis en même temps capable d'en inventer un autre – si possible meilleur – le moment venu.

Au-delà de tels évangiles constructivistes à propos desquels la partie adverse pourrait instruire à coup sûr une longue contre-argumentation (voir à ce propos certains articles du présent numéro spécial des *Cahiers du journalisme*), il n'en reste pas moins que le soupçon qui pèse sur la capacité des médias à dire le monde « tel qu'il est » n'est pas prêt d'être levé. Or, ce soupçon qui pèse de façon lancinante sur le monde du journalisme apporte en soi un début de réponse à ce qu'il interroge : si je soupçonne l'image de la réalité que les médias me donnent quotidiennement, c'est bien d'une part que je crois jusqu'à un certain point que cette réalité existe et, d'autre part, que j'attends inconsciemment chez les journalistes ce travail d'objectivité que pourtant je leur dénie.

Quoi qu'il en soit, force est d'admettre que c'est encore le scepticisme qui fait loi dans le débat. De l'universitaire américaine Gaye Tuchman

au journaliste français Edwy Plenel (deux univers culturels, deux professions, deux époques), c'est toujours la même conviction qui, ultimement, semble devoir dominer. L'affirmation selon laquelle « *the act of making news is the act of constructing the reality itself rather than a picture fo reality* » (Tuchman, 1978) n'est pas moins péremptoire et définitive que la philosophie professionnelle du directeur de la rédaction du *Monde* lorsque ce dernier admet sans détour : « *Nous savons tous que nous produisons cette réalité, que nous l'organisons et la construisons au travers de nos choix et de nos tris, de nos hiérarchies et de nos curiosités* » (Plenel, 1992).

Les journalistes peuvent-ils dire la vérité ?

Y a-t-il une notion plus ambiguë, sinon plus insoluble, que celle de la vérité ? Les plus grands esprits s'y sont toujours frottés... sans jamais faire mieux que d'en arriver à des conclusions souvent extrêmes. La célèbre maxime de Pascal « *Vérité au-deçà des Pyrénées, erreur au-delà* » confortera ceux qui doutent des certitudes universelles au nom de la pluralité du monde et de la diversité des représentations. Mais comment, au même moment, ne pas être ébranlé par l'assurance tranquille de ceux qui adhèrent à une vision beaucoup simple des choses où il serait possible de distinguer le vrai du faux : « *J'aime l'idée que la vérité est la vérité et que je ne peux rien y changer* » (Truman Capote) ?

Devant pareil grand écart de la pensée, il n'est pas surprenant que l'analyse même du mandat journalistique au sein de la société fasse problème. Dominique Wolton (2003) résume assez bien cette contradiction majeure qui pèse sur le métier Car si c'est bien en effet « *du côté de la vérité que les journalistes se situent* », comment en même temps accepter l'idée que l'information « *n'existe jamais en soi* » et qu'elle « *est toujours le résultat d'une construction* » ? Certains diront sans doute que c'est précisément ce paradoxe qui fait la grandeur de cette profession un peu floue, écartelée entre des idéaux les plus nobles et des contraintes de plus en plus lourdes. D'autres auront beau jeu de répondre à cela que pareille contradiction nuit à la crédibilité de la presse, matériellement incapable d'assurer son mandat réel...

Côté idéal, chartes professionnelles et codes éthiques sont pourtant unanimes : la vérité constitue le socle même du journalisme, une valeur consubstantielle du métier en dehors de laquelle il n'est, semble-t-il, point de salut. En effet, dans la Charte française du journaliste (1918), on indique que « *déformation des faits* » et « *mensonges* » sont rien de moins que « *les plus graves fautes professionnelles* ». La Charte de Munich (1971)

est tout aussi explicite lorsqu'elle rappelle qu'il incombe à tout journaliste digne de ce titre de « *respecter la vérité, qu'elles qu'en puissent être les conséquences pour lui* ». Le Code de conduite britannique (1994) ne dit pas autre chose lorsqu'on y précise que les médias « *doivent veiller à ne publier aucune matière inexacte, trompeuse ou déformée* » (*not to publish inaccurate, misleading or distorted material*). Que dire par ailleurs de la véritable profession de foi inscrite textuellement dans le Code d'éthique de la Société des journalistes professionnels aux États-Unis (1987) : « *La vérité est notre but ultime* » (*truth is our ultimate goal*) ?

Et même au sein d'environnements historiquement moins favorables à la liberté de presse (du moins telle qu'entendue en contexte occidental), la vérité est là aussi exhibée comme un dogme incontournable. Témoin le deuxième article de la Convention des normes d'éthique de la presse vietnamienne (1995) : « *Le journaliste doit être objectif, honnête et respecter la vérité. Toute information rendue publique doit refléter fidèlement la nature de la réalité dans son contexte social. Le journaliste est responsable de fournir au public une image fidèle des faits et des événements rapportés* »⁵

Outre les textes en question, le paradigme de la vérité est très largement relayé par les milieux de la recherche, tous horizons confondus. Qu'il soit observateur, interprète ou narrateur, estime ainsi l'universitaire suisse Daniel Cornu (1997), le journaliste doit se conformer à cette ligne de conduite vertueuse : « *Pour qu'elle soit bonne, la presse doit faire place à l'exigence de vérité : des informations exactes, vérifiées, présentées de façon équitable, des opinions exposées avec honnêteté et sans préjugés, des récits journalistiques véridiques et soucieux d'authenticité* » Laissant quant à lui entendre que 99% des professionnels de l'information seraient convaincus de pouvoir répondre aux impératifs de la vérité, le chercheur américain Tom Rosenstiel (2002) n'hésite pas à décréter comme principe premier que le journalisme « *is one part of communication practice in our culture that is dedicated to finding what facts are true* ».

Au sein de l'espace public où circulent toutes sortes de messages (institutionnels, promotionnels, sensationnels, fictionnels, etc.), le journaliste est donc censé se limiter au seul marché de la vérité, champ de la communication éminemment plus restreint et, d'un point de vue éthique, plus exigeant. Car « *si l'information a une morale, soutient Albert du Roy (1997), celle-ci repose sur deux notions de base : la vérité et la légitimité. Son objectif est d'être le plus conforme possible à la réalité, et donc de s'opposer à toute manipulation* ». Des précautions que n'auraient manifestement pas suivies les dirigeants actuels du Monde, durement épinglés par leurs confrères Pierre Péan et Philippe Cohen (2003) dans une enquête vouée à débusquer les abus de pouvoir du quotidien du soir : « *La présente*

investigation (...) attire l'attention sur d'autres opérations où l'on devine que Le Monde a davantage défendu des intérêts particuliers que ceux de la vérité.»

Et c'est bien là que le bât blesse. À côté de l'idéal et des bonnes intentions déclarées, les accrocs au principe de vérité témoignent de la fragilité du milieu de la presse où les dérives de quelques-uns éclaboussent invariablement l'ensemble de la profession. Opprobre d'autant plus difficile à digérer quand ce sont les ténors mêmes de la presse dite de « référence » qui se retrouvent au cœur du scandale. Si *La face cachée du Monde* de Péan et Cohen a créé un certain émoi en France, les avatars récents du *New York Times* – pris en flagrant délit de plagiat, d'enquêtes bidons et de coups journalistiques pour le moins hasardeux au cours de l'année 2003 – ont jeté un très lourd discrédit sur une presse américaine davantage habituée à faire la leçon aux autres qu'à devoir balayer devant la porte de ses propres rédactions. Le public ne s'y trompe d'ailleurs guère, qui s'évertue enquête après enquête, en Amérique du Nord comme en Europe, à limiter jusqu'à peu de chagrin sa confiance dans les médias⁶.

Au sein de la profession, certains ont trouvé la parade en déclinant une autre conception de la vérité. Objectif de la manœuvre : sortir d'une logique binaire qui condamne les journalistes à une alternative où il n'y aurait jamais de solution gagnante (la vertu impossible d'un côté, le déshonneur inacceptable de l'autre). Considérant la scénarisation de l'actualité comme une nouvelle stratégie payante pour les médias, ce responsable de la rédaction d'un quotidien québécois préfère définir la vérité comme une notion à intensité variable qui exige un minimum de souplesse intellectuelle : « *La scénarisation, je pense que c'est un plus (...). C'est peut-être là la porte de sortie pour les quotidiens (...). Que la nouvelle ne soit pas exacte à 100%, je n'ai aucun problème avec cela. Qu'elle soit fautive à 80%, là j'ai des problèmes.* » L'aveu d'Edwy Plenel, témoin d'un relativisme propre à ceux des professionnels qui prennent acte des limites de leur métier, s'inscrit manifestement dans la même philosophie selon laquelle le produit final est par essence même imparfait parce qu'il ne sera toujours qu'une partie d'un inaccessible tout : « *Nous apportons seulement "des" vérités, partielles et partiales, éphémères ou durables, discutables et aléatoires.* »

Pareille vision, fruit d'une modestie naturelle... ou d'une résignation assumée, insupporte ceux qui au contraire font la distinction entre la réalité – à propos de laquelle il existe des certitudes – et la relation de la réalité – qui entraîne souvent son cortège de jugements plus ou moins fondés. Nier l'idéal de vérité, martèle Henri Pigeat, c'est en quelque sorte nier le métier : « *Tout journaliste sérieux sait d'expérience qu'il existe, en*

matière de faits et d'événements, des vérités qui peuvent être partielles certes, mais n'en sont pas moins vraies. » Incomplétude n'est donc pas mensonge : s'ils ne font en effet qu'entrebâiller la fenêtre sur le monde, le peu que les journalistes en présentent n'est en aucun cas une illusion ou une supercherie. Que le public reste parfois sur sa faim lorsque la perspective choisie ne correspond pas tout à fait à ses attentes ou à ses préjugés est une tout autre histoire...

Objectivité : entre posture... et imposture ?

Fondateur du journalisme dit d'information (par opposition au journalisme dit d'opinion), le mythe de l'objectivité continue de faire florès au sein de la profession. N'en déplaise à ceux – nombreux – qui la présentent comme un dogme poussiéreux auquel s'accrocheraient un dernier carré de vieux journalistes un peu séniles ou quelques jeunes professionnels naïfs au cuir pas encore assez tanné par la rude expérience du métier, l'objectivité n'est pas une notion aussi dépassée qu'on le prétend parfois dans les cercles universitaires ou les dîners en ville.

Chose certaine, toute une génération de journalistes a été bercée par l'idéal d'objectivité, sorte de repère inusable pour définir le bon professionnel. Dans le film récent *Un Américain bien tranquille* (*The quiet American*), Michael Caine couvre à partir de Saïgon les événements qui vont précipiter la guerre du Vietnam. Dès le début de l'histoire, le personnage récite sur le ton de l'évidence les canons de son métier : « *Je ne suis qu'un reporter. Je n'avance pas de point de vue. Je reste à l'extérieur [du conflit] et je refuse toute forme d'intervention. Je ne fais que rapporter ce que je vois.* » D'entrée, la messe est dite : le correspondant restera au-dessus de la mêlée parce qu'il n'a pas d'autre vocation que celle de rédiger des articles fidèles à ce qu'il voit, ce qu'il entend...

La qualifiant de « credo » de la pratique journalistique dominante, le chercheur américain David Pritchard (2003), lui-même ancien journaliste, confirme qu'au même titre que le concept « d'intérêt du public » ou que le « droit de savoir », l'objectivité constitue aujourd'hui encore un des trois piliers du journalisme nord-américain : « *Journalistic objectivity is very popular in North America. Survey after survey show that sizeable majorities of citizens in both the United States and Canada believe that journalists and news organizations for which they work should be objective. Surveys of journalists show the same thing.* » Or, il y a sans doute loin de la coupe aux lèvres. Au-delà de l'idéal revendiqué, insiste Pritchard, le concept demeure très théorique car, d'une part, la méthode journalistique ne suit pas (« *story selection is inherently non-objective* ») et que, d'autre

part, la majorité des événements de l'actualité ne font pas consensus en termes de lecture (« *there is no agreed-upon truth* »).

Dans une charge beaucoup plus virulente où les médias sont ni plus ni moins décrits comme des instruments de propagande au service de l'argent et de la politique, Noam Chomsky et Robert McChesney (2000) tirent à boulets rouges sur ce qu'ils considèrent comme une fumisterie de grande envergure. Il suffit, s'empare Chomsky, de suivre le traitement de l'actualité internationale pour saisir l'ampleur de la machination : « *Qu'il s'agisse du Proche-Orient, du terrorisme international ou de l'Amérique centrale, l'image du monde présentée à la population n'offre qu'une très lointaine ressemblance avec la réalité. La vérité est profondément enfouie sous les couches accumulées de mensonges.* » Dans le contexte actuel, précise son collègue McChesney, le concept d'objectivité n'est qu'une « *doctrine* » destinée à endormir la profession qui, sous couvert de beaux principes et de valeurs politiquement correctes, « *a perdu toute vitalité* ».

Même s'il fait partout débat, le concept d'objectivité est globalement moins populaire en Europe qu'il ne l'est encore en Amérique du Nord. Pour des raisons culturelles sur lesquelles il y aurait long à dire tant les clichés en la matière sont monnaie courante (tradition critique ou littéraire d'un côté *vs.* approche plus systématique de l'autre !), le milieu intellectuel en France – pour ne prendre que cet exemple – rejette à de rares exceptions près la prétention à un traitement journalistique objectif. L'évidence du réel, la transparence du langage et l'innocence de l'information constitués en système où le journaliste aurait vocation à être un témoin passif du monde font partie de ces idées qui ne passent pas. Ainsi, dans une réflexion inspirée sur la responsabilité sociale des médias, Bernard Delforce (1996) rappelle que « *donner du sens n'est pas une option laissée au libre choix du journaliste* », mais que c'est en réalité « *le résultat incontournable de l'activité d'information* ». Et qu'en somme, le journaliste est bien davantage « *un acteur social à part entière* » qu'un « *simple témoin-médiateur* » qui surplomberait la réalité sociale.

Les professionnels sont tout aussi explicites. Sur le mode de l'ironie, Daniel Schneidermann (1999) confesse que les médias se font toujours reprocher de simplifier les réalités... parce qu'il ne peut en être autrement. Les mots, explique-t-il, ne sont que des mots. Et donc, « *tout récit journalistique est une trahison de la réalité. Écrivant, je trahis le réel, et tous ses acteurs, à qui je souhaite tant rendre justice. Pourtant, j'étais parti avec de si bonnes intentions !* » Jouant précisément sur les mots dans un raisonnement confinant à l'absurde, Albert du Roy (1992) n'accorde guère de crédit à un concept qu'il décrit comme foncièrement erroné : « *Chacun le sait : l'objectivité n'existe pas. C'est un concept purement abstrait, une vue*

de l'esprit. Le mot n'apparaît dans Le Larousse qu'en 1932. Le dictionnaire aurait mieux fait de le laisser dormir dans le grand réservoir des mots trompeurs et inutiles si c'était pour lui donner la définition qu'il lui donna par la suite : est objectif "ce qui existe indépendamment de la pensée". Par définition donc, l'objectivité est inhumaine. Ou alors, elle relève de l'idiotie. » Signe toutefois qu'au-delà du ton badin, le sujet est plus complexe qu'il n'y paraît : du Roy revient à de nombreuses reprises sur ce concept qui n'existe pas mais qui, affirme l'auteur, n'en est pas moins relatif... Comprenez qui pourra.

Objectivité ou pas, les sources dont les journalistes sont tributaires dans l'exercice quotidien de leur métier ne facilitent pas nécessairement les choses. Comment aujourd'hui décoder la part de vérité – et donc de mensonge – qui se cache derrière certains messages fabriqués par ceux-là mêmes qui ont intérêt à faire valoir leur propre point de vue au sein de l'espace public ? Combien de ces sources institutionnelles, privées ou même associatives ont-elles intérêt à être vraiment transparentes ? On objectera qu'il est précisément de la compétence – pour ne pas dire de la réputation – du journaliste que de ne pas se contenter d'un rôle de porte-voix, mais bien d'aller au-delà des discours pré-formatés de la communication. Pari éminemment difficile si l'on en juge les propos cyniques d'Allan Greenspan, directeur de la Banque centrale américaine, qui ne mise manifestement pas gros sur l'intellect des journalistes : « Je sais que vous croyez comprendre ce que vous pensez que j'ai dit, mais je ne suis pas sûr que vous réalisiez que ce que vous avez entendu n'est pas ce que je pense »⁷. Bien que caricaturaux, les propos récents du patron de la Fed témoignent de la vulnérabilité de la presse dans des domaines – exemple la finance – de haute complexité.

Dans un réflexe proche de l'autodéfense face aux griefs qui leur sont ainsi régulièrement adressés, certains journalistes préfèrent parler d'honnêteté que d'objectivité, une notion « plus pragmatique et modeste », explique Henri Pigeat (1997). Or, à y regarder de plus près, cette parade classique – qui est contre la vertu ? – peut rapidement se retourner contre celui qui en use. En effet, l'idée selon laquelle un honnête homme, par définition, ne-ment-pas-donc-dit-la-vérité est un faux truisme en puissance. Combien de sottises, dans la presse comme ailleurs, sont-elles proférées avec la meilleure bonne foi ? « Ce qui probablement fausse tout dans la vie, disait Sacha Guitry, c'est qu'on est convaincu qu'on dit la vérité parce qu'on dit ce qu'on pense. »

En clair, si l'honnêteté honore ceux des professionnels de l'information qui la pratiquent ou s'en réclament, elle n'est en rien un gage de compétence. Demande-t-on à un pilote de ligne d'être d'abord

honnête... ou suffisamment compétent pour mener équipage et passagers à bon port ? Exige-t-on d'un architecte qu'il batisse une tour d'abord avec le cœur... ou avec la tête ? Attend-on d'abord d'un médecin des signes de probité... ou de juste expertise ? Or, c'est précisément parce qu'ils travaillent sur un matériau ultra sensible à la distorsion – l'actualité – que les journalistes s'empressent le plus souvent d'invoquer des valeurs plutôt que des habiletés. Le savoir-être avant le savoir-faire. Quitte à se faire dire, et le grief est de plus en plus courant, que les médias devraient donner moins de leçons... et en revenir aux faits.

Conclusion

Fondée sur un débat artificiel où les concepts sont souvent mal définis, la querelle concernant le délicat rapport du journalisme à la vérité (comme s'il fallait choisir son camp !) ne présente en soi pas beaucoup d'intérêt. Sur pareil thème, tout semble pouvoir être dit, incluant son contraire. Car si les médias travaillent forcément sur quelque chose qui « ressemble » à la réalité, s'ils ont bien une obligation au moins « partielle » de vérité et s'ils ne peuvent s'exonérer sans se discréditer d'un « minimum » d'objectivité, il n'est en même temps pas exagéré de dire qu'ils ne peuvent offrir au mieux qu'un raccourci du monde. Raccourci en temps (parce qu'il faut faire vite), en espace (parce qu'il faut faire court) et en profondeur (parce qu'il faut faire simple). Or faire vite, court et simple – gestes qui conduisent à une altération obligée de la réalité – sont en même temps des impératifs du métier : ni historiens ni sociologues, les journalistes ne peuvent aborder l'actualité autrement que par la technique du « cliché », comprise comme une photographie du temps présent.

Or cette technique de l'instantané, qui est au fondement du geste journalistique, est à double détente : elle permet certes de saisir l'instant qui passe, mais elle exige en même temps la « perspective ». La première phrase du célèbre ouvrage de Gaye Tuchman, *Making news* (1978), reste de ce point de vue précis d'une troublante actualité : « *News is a window on the world* ». Une fenêtre qui fatalement cadre – et donc encadre – la réalité sur laquelle elle s'ouvre... Car il n'y a pas plus de photographie sans objectif que de journalisme sans effets d'angle. Ainsi considéré, l'inévitable « point de vue » journalistique condamne dans la foulée toute prétention à la fameuse et illusoire séparation des faits et des commentaires que certains continuent de brandir comme un dogme... ou d'enseigner comme une vertu ! Comme si les faits, aussi tangibles, concrets ou évidents soient-ils, pouvaient échapper au mécanismes de

la construction et de la représentation ; comme si les commentaires, aussi partisans ou orientés soient-ils, pouvaient s'affranchir de tout lien avec la réalité la plus brute ■

Notes

1. On imagine, sur pareil thème, un débat pour le moins magistral entre Platon et Aristote, communautarisme *vs.* individualisme !
2. Source : Claude Lévi-Strauss (1968), *The Savage Mind*, Chicago, p.19
3. Telle est du moins la thèse que nous avons soutenue récemment dans un ouvrage collectif publié conjointement par l'Institut français de presse de Paris et le Département d'information et de communication de l'Université Laval à Québec : Riefel Rémy & Thierry Watine (dir.) (2002), *Les mutations du journalisme en France et au Québec*, Paris, Éditions Panthéon Assas, 314 p.
4. Source *Le Petit Larousse illustré* (1994). Inutile de dire que l'on pourrait multiplier à loisir ce genre d'exemples...
5. Malgré cette déclaration d'intention pleine de promesses, on reste songeur lorsqu'on prend en même temps connaissance de l'Article 1 de la Charte vietnamienne en question : « *Le noble objectif de la presse vietnamienne est de servir l'édification et la défense de la patrie socialiste. Le journaliste, quel que soit son domaine d'activité et ses conditions, doit s'orienter vers ce noble objectif.* »
6. Invariablement, année après année, les sondages et autres enquêtes d'opinion montrent que le public n'a qu'une confiance limitée à l'endroit des contenus médiatiques et que les journalistes ne bénéficient en général guère d'une large estime en ce qui a trait à leur indépendance par rapport aux pouvoirs politique et économique.
7. Source : Antoine Char (2002), *Comme on fait son lead, on écrit*, Ste-Foy (Québec), Les Presses de l'Université du Québec, 199 p.

Références bibliographiques

- BERGER Peter & Thomas LUCKMANN (1986), *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck, 288 p.
- CHOMSKY Noam & Robert McCHESNEY (2000), *Propagande, médias et démocratie*, Montréal, Les éditions écosociété, 202 p.
- CORNU Daniel (1997), *Éthique de l'information*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 128 p.
- Du ROY Albert (1992), *Le serment de Théophraste – L'examen de conscience d'un journaliste*, Paris, Flammarion, 233 p.
- Du ROY Albert (1997), *Le carnaval des hypocrites*, Paris, Seuil, 220 p.
- FOUREZ Gérard (1996) (3^e éd.), *La construction des sciences – Des logiques des inventions scientifiques – Introduction à la philosophie et à l'éthique des sciences*, Bruxelles, De Boeck-Université.

- GIBBONS Thomas (2003), « Freedom of the Press, Proprietorial Freedom and Editorial Independence », *Médias et vie démocratique*, Centre d'études sur les médias, Conseil de presse du Québec, pp.60-74.
- ROSENHAN L. David (1988), « Etre sain dans un environnement malade », in WATSLAWICK Paul (dir.) (1988), *L'invention de la réalité - Contributions au constructivisme*, Paris, Éditions du Seuil, pp.131-160.
- MERRILL John C., GADE Peter J. & Frederick R. BLEVENS (2001), *Twilight of Press Freedom – The Rise of People's Journalism*, Mahwah (N.J.), London, LEA (Lawrence Erlbaum Associates), 218 p.
- PÉAN Pierre & Philippe COHEN (2003), *La face cachée du Monde – Du contre-pouvoir aux abus de pouvoir*, Éditions Mille et une nuits, 631 p.
- PIGEAT Henri (1997), *Médias et déontologie – Règles du jeu ou jeu sans règles*, Paris, Presses universitaires de France, 322 p.
- PRITCHARD David (2003), « Objectivity, the right to know and the public interest : three concepts in search of a theory », *Médias et vie démocratique*, Centre d'études sur les médias, Conseil de presse du Québec, pp.45-55.
- ROSENSTIEL Tom (2003), « Principles of a free press - The purpose of journalism », *Médias et vie démocratique*, Centre d'études sur les médias, Conseil de presse du Québec, pp.77-84
- SCHNEIDERMAN Daniel (1999), *Du journalisme après Bourdieu*, Paris, Fayard, 141 p.
- TAILLEUR Jean-Pierre (2002), *Bévoises de presse – L'information aux yeux bandés*, Paris, Éditions du Félin, 239 p.
- TUCHMAN Gaye (1978), *Making News – A Study in the Construction of Reality*, New York, The Free Press, London, Collier Macmillan Publishers, 244 p.
- VON FOERSTER Heinz (1988), « La construction d'une réalité », in WATSLAWICK Paul (dir.) (1988), *L'invention de la réalité - Contributions au constructivisme*, Paris, Éditions du Seuil, pp.45-69
- VON GLASERSFELD Ernst (1988), « Introduction à un constructivisme radical », in WATSLAWICK Paul (dir.) (1988), *L'invention de la réalité - Contributions au constructivisme*, Paris, Éditions du Seuil, pp.19-43.
- WATSLAWICK Paul (dir.) (1988), *L'invention de la réalité – Contributions au constructivisme*, Paris, Éditions du Seuil, 374 p.
- WOLTON Dominique (2003), « Journalistes, une si fragile victoire » (avant-propos), *Hermès*, n°35, Paris, CNRS Editions, pp.9-21.

